

# El Camillita

Boletín de la Asociación de chilenos residentes en Ginebra



NUMERO 14  
EDICION ESPECIAL  
JULIO - 1992

Colectivo 5



**REMERCIEMENTS AUX AMIS**

**ET**

**DECORATION A ROLAND BERSIER**

Soirée organisée par l'Association  
de Chiliens résidents à Genève,  
en hommage à tous les amis qui ont manifesté  
leur solidarité avec le peuple chilien,

le 6 mars 1992  
à l'Université de Genève

## AVANT-PROPOS

Chers lecteurs et lectrices,

Avec la satisfaction du devoir accompli, l'Association des Chiliens résidents à Genève (ACRG) a le plaisir de mettre entre vos mains, lecteurs de "El Canillita", ce numéro spécial consacré à la soirée que nous avons partagée lors de la rencontre de remerciements organisée le 6 mars 1992, à l'Auditoire Rouiller de l'Université de Genève.

La ACRG, dans le cadre de ses activités, avait considéré nécessaire de faire un grand acte solennel en hommage à la communauté helvétique qui nous a accueilli dans son pays, il y a de cela plusieurs lustres. Coïncidant avec ceci, le nouveau Gouvernement démocratique du Chili, sur demande des Chiliens résidents en Suisse, avait accepté de manifester sa reconnaissance, pour tant d'années de dévouement solidaire, à deux personnalités représentatives de toute la sympathie que la cause de la liberté au Chili avait trouvé dans la Confédération Suisse. Le gouvernement chilien avait accordé de décorer le Pasteur Guido RIVOIR et le juriste vaudois Roland BERSIER avec l'Ordre de «Bernardo O'Higgins en el grado de Comendador». L'Ambassadeur du Chili à Berne devait remettre, de façon formelle, ces distinctions à nos amis Roland Bersier à Genève et au Pasteur Rivoir au Tessin. En vue de quoi nous avons uni, une nouvelle fois, nos volontés pour que, dans l'amitié et l'entente mutuelles, des telles entreprises aient un accomplissement correct. Par la suite le gouvernement chilien a décidé de décorer, au même titre, le juriste zurichois Marco MONA.

Chers amis, c'est un immense plaisir pour l'ACRG de vous faire parvenir cette brochure en souvenir des heures que nous avons vecues lors de cette émouvante soirée, pendant lesquelles nous avons aussi eu une pensée pour nos camarades absents, d'ici et de là-bas.

Nous ne pouvons pas ne pas mentionner la participation de différentes autorités cantonales qui ont contribué avec leur présence au succès de cet acte d'amitié, parmi lesquelles se trouvait notre ami Christian Grobet, Conseiller d'Etat, a qui nous remercions de son appui; Monsieur Claude Blanc, Président du Grand Conseil de Genève; Monsieur Jean-Jacques Schwaab, Président du Grand Conseil du canton de Vaud; Monsieur

Philippe Abravanel, Juge au Tribunal cantonal vaudois; Monsieur Justin Thorens, ancien Recteur de l'Université de Genève; Messieurs Ernesto Tironi et Mario Artaza, Ambassadeurs du Chili auprès des Nations Unies à Genève, et tant d'autres amis, journalistes, membres de partis politiques, de communautés religieuses, de syndicats, d'organisations non gouvernementales internationales ou locales, d'entrepreneurs et de professionnels.

Comme les énumérations ne sont pas toujours exhaustives, nous demandons dès maintenant des excuses à ceux que nous n'avons pas nommé et que nous avons ainsi "égaré" dans la multitude de personnes qui nous ont accompagné ce jour-là. Nous leur demandons de pas nous tenir rigueur: nous les portons dans nos coeurs.

Ce vendredi 6 mars nous avons accompli ce geste avec la collaboration d'une soixantaine de personnes membres et non membres de notre Association. Nous ne pouvons pas citer ici à tous ceux qui ont contribué à la réussite de cette soirée. Néanmoins nous sommes très reconnaissants envers chacun d'entre vous pour le grand et le sérieux du travail accomplis. Nous remercions, en particulier, les amies du «Colectivo Cinco», également Pancho González, Pancho Valdivia Taucán et Ariel Sanzana qui ont présenté «Musique (s) du Chili» *"avec force et délicatesse, alliant les sons à la profondeur de poèmes excellentement déclamés"* (comme l'a écrit Roland Bersier).

En hommage aux présents dans la salle, «La Chanson des gens de bien» de Bertold Brecht leurs fût distribuée. Enfin, le vin chilien a aussi été de la partie pour mettre un terme chaleureux à nos retrouvailles si pleines de souvenirs.

Cet acte exprimait notre reconnaissance à toutes les amies et à tous les amis suisses et d'autres nationalités qui ont manifesté, pendant de si nombreuses années, leur fidélité et leur solidarité avec le Chili.

A continuation vous trouverez les allocutions des différents orateurs qui se sont exprimés à cette occasion. Nous avons ajouté le discours de remerciement du Pasteur Guido RIVOIR, lequel a partagé les mêmes honneurs dans le canton du Tessin, ainsi que celui de Marco MONA décoré à Zurich.

Le Comité Directeur.






*Page 5. Remise de la distinction à Mr. Roland Bersier, par l'Ambassadeur du Chili en Suisse.*

*Page 7. Décoration du Pasteur Guido Rivoir, par l'Ambassadeur du Chili en Suisse, au Tessin.*





*Page 9. Cérémonie dans laquelle l'Ambassadeur Montecino annonce à M. Mona la distinction que le gouvernement chilien lui a accordée. Cette décoration, déposée chez un notaire, sera reçue par M. Mona une fois que le temps effacera les empêchements juridiques suisses .*



## Discours prononcé par M. Alejandro Montesino, Ambassadeur du Chili en Suisse.



Nous nous trouvons ce soir à Genève avec beaucoup d'amis suisses et avec notre collectivité résidante pour vivre un moment de joie, d'une joie issue d'un passé de tristesse, en grande partie surmonté et que nous voulons continuer à surmonter de toutes nos forces.

Nous gardons toujours présents dans nos mémoires le souvenir des ces jours, bien que déjà lointains, où nous étions obligés à recourir à la communauté internationale pour sauver la vie d'un grand nombre de Chiliennes et Chiliens, pour leur trouver un lieu de refuge, pour défendre la liberté de ceux qui étaient restés au Chili, pour obtenir de l'aide en faveur des familles des persécutés, pour soigner les blessures de ceux qui avaient été torturés et, finalement, pour défendre, de différentes manières et dans divers aspects, le droit à la vie de toutes ces nombreuses personnes ayant cru que

seule la voie démocratique était le chemin à utiliser pour résoudre les profondes contradictions de la société chilienne.

Le temps a passé dès lors, et le chemin a été dur, plein d'erreurs et de contradictions, avec de petites et de grandes victoires; nous avons appris beaucoup, mais il nous reste beaucoup à apprendre encore. Ce qui est bien clair, c'est que ce sont les hommes qui construisent l'histoire et non pas des forces étrangères. Aussi est-il clair qu'au moins une phrase leguée par Allende est devenue une profonde vérité: «les processus sociaux ne se retiennent ni par la force ni par la terreur».

Ainsi, au Chili la domination d'un ordre, établi par la force et la terreur, en tant que méthode pour dissuader les adversaires, appartient donc au passé, à un passé récent qui, que cela nous plaise ou non, sera toujours une partie de notre histoire de la fin de ce siècle. Il y a encore cinq ou six ans, un certain pessimisme existait chez de nombreux démocrates chiliens, car tout semblait indiquer que le régime «de facto» se maintiendrait longtemps. Il y avait encore une lecture trop idéologique de nos conditions nationales et pas assez de réflexion de notre histoire comme nation.

A ces moments-là, la phrase d'un poète du Costa Rica semblait être une profesie: «*Il ne paraît jamais plus sombre que quand le jour se lève*».

Notre histoire, avec ses bonnes et mauvaises traditions, a réussi mieux que ce pessimisme ne le prévoyait et len-

tement on a avancé sur le chemin d'une vaste unité du peuple qui consistait à enterrer la dictature dans l'urne électorale. D'autres phénomènes dans le monde allaient se produire parallèlement aux événements dans notre pays.

Sans doute le plus important était la fin de la guerre froide et de l'affrontement des blocs, ainsi que la crise postérieure du modèle dénommé le «socialisme réel», tant sur le plan politique que sur le plan économique.

De vieilles recettes étaient devenue obsolètes et beaucoup de nos idées aussi. C'est ainsi que, sur la base de l'interdépendance d'idées à l'échelon planétaire, dans un monde chaque fois plus similaire au «village planétaire» dont nous parle Mac Luhan, nous avons dû découvrir qu'une partie des réformes et des ouvertures économiques réalisées par l'équipe civile de la dictature militaire avait servi à faire avancer le Chili sur le chemin de l'internationalisation de son économie et finalement - mettant au clair la manière de concevoir les modèles de fonctionnement de l'homme dans la société - une partie des ces réformes devait être maintenue pour garantir le développement présent ou futur du Chili comme nation, rendant ainsi viable le modèle démocratique que nous proposons au pays, exempt de toute sorte de messianisme.

Nous avons résumé notre pensée en disant que nous voulons «un développement avec équité», visant la nécessité de résoudre les graves problèmes de justice sociale existant dans notre société après une longue période régressive dans les systèmes de distribution du produit social.

Nous pourrions parler beaucoup de ce problème de justice sociale qui nous afflige. Il y en a différentes interpréta-

tions et aussi différentes propositions de solution, mais il y a un fait qu'il faut faire ressortir. Ce n'est pas un dirigeant social ou un politicien quelconque qui a pris l'initiative de dénoncer cette situation en la présentant de manière dramatique, mais c'est le Président de la République Patricio Aylwin. Ce simple fait, peu usuel dans les républiques présidentielles, accule, par la force des choses, ceux qui gouvernent dans l'optimisme forcé et ceux qui sont dans l'opposition à la dénonciation systématique.

Notre Ministre des affaires étrangères n'a hésité pas non plus à freiner l'optimisme triomphateur de quelques-uns, en affirmant dans une interview en décembre dernier que «aussi longtemps que nous aurons quatre millions de pauvres, nous serons une nation du tiers monde».

Mais maintenant, tout ce libre jeu d'idées est possible puisque nous avons fait le premier et essentiel pas vers la récupération de notre démocratie politique, en rendant à la société civile le droit d'élire ses propres chefs de gouvernement.

Je répète donc, que nous avons repris un chemin long et difficile, cette fois-ci avec une conscience plus profonde de nos faiblesses structurelles, sachant que les recettes autarciques sont des rêves irréalisables, que notre ordre interne ne pourra se réaliser qu'en harmonie avec la communauté internationale et en concordance avec la corrélation internationale de forces, notamment dans le domaine économique; que toute idée de progrès doit être accompagnée d'un programme concret, viable et possible; que les moyens employés déterminent qualitativement les fins et que, par conséquent, seule la méthode démocratique explique et réalise la démocratie dans le présent et l'avenir.

Dans le domaine des droits de l'homme, des progrès ont été aussi faits et nous avons la conscience qu'il faudra faire davantage. Pas seulement le travail et les conclusions de la Commission nationale de Vérité et Réconciliation, mais aussi le fait que c'est notre Président qui, au nom de toute la société chilienne avait demandé pardon aux familles des victimes de la répression, est également un exemple de la nouvelle orientation que nous voulons donner à ce problème délicat qui ne cesse de menacer d'être le commencement d'un manichéisme stérile des vieilles divisions entre «bons» et «méchants». Un autre exemple de notre volonté de programme est que, précisément dans les premiers mois de cette année, notre Gouvernement a envoyé au Parlement le projet de réforme du pouvoir judiciaire, car nous pensons que seule la démocratisation des formes et des contenus de l'administration de justice donnera à toute Chilienne et à tout Chilien la sécurité personnelle et collective, que la justice n'est pas un fait insignifiant ou inutile et que le principe de l'égalité devant la loi est la base la plus essentielle de la coexistence démocratique.

Beaucoup d'autres réformes ont été introduites ou se trouvent en préparation et il serait inutile de continuer à les énumérer et à décrire et expliquer leurs objectifs.

Mais tel que je l'ai dit au commencement, c'était et c'est une occasion de joie qui nous réunit. De la réminiscence d'un passé difficile déjà surmonté, surgit de manière spontanée notre décision de poursuivre la lutte au temps présent pour éviter que ce passé ne se répète et, dans cette réminiscence d'actions ayant

rendu possible ce moment, vous, M. Bersier, occupez une place remarquable, une place d'honneur parmi ceux qui croyaient que un meilleur destin était possible pour le Chili.

En vous remerciant de votre solidarité, nous désirons dire que cette heureuse initiative de nos compatriotes à Lausanne de vous proposer pour une décoration du Gouvernement du Chili est aussi un témoignage de notre part pour les Suissesses et Suisses qui avaient prêté leur apport généreux par leur solidarité envers notre patrie. En votre personne, nous symbolisons aussi notre gratitude envers tous ceux qui ont incorporé dans nos vies une nouvelle dimension qui est une des plus importantes valeurs de l'éthique humaine: la valeur de la solidarité. Rarement un peuple si petit et si éloigné des centres de pouvoir mondiaux n'avait mobilisé tant de solidarité, autant de générosité et, j'ose le dire, si les théoriciens de la philosophie cherchaient une définition de l'amour entre les peuples, ils ne pourraient que représenter celui-ci par la solidarité.

C'est pour cette raison qu'en vous remettant cette décoration de «*la Orden de Bernardo O'Higgins en el grado de Comendador*» - qui est la distinction que le Chili confère aux étrangers ayant prêté des services qualifiés - je peux vous assurer que je suis libre de toute sorte d'orgueil superflu et que mes sentiments sont plutôt l'expression de la plus sincère gratitude pour vous et les milliers de femmes et d'hommes libres qui dans le monde entier ont apporté leur généreuse solidarité.

Merci beaucoup.



*Messieurs Claude Blanc, Président du Grand Conseil de Genève et Christian Grobet, Conseiller d'Etat.*

*Messieurs Justin Thorrens, ancien Recteur de l'Université de Genève et Roland Bersier.*



*Messieurs Roland Bersier, Ernesto Tironi, Ambassadeur du Chili auprès des Nations Unies à Genève et Roberto Irribarra, Président de l'ACRG.*

## Discours prononcé par M. Roland Bersier, ancien Président du Comité National de l'Association de Soutien à la Résistance Chilienne - Salvador Allende-



Monsieur l'Ambassadeur de la République du Chili en Suisse,

Etant, vous le savez, de ceux qui ont lutté avec patience contre le régime mis en place par les forces tyranniques qui se sont durablement fait passer pour le pouvoir officiel, les sentiments qu'il me faut exprimer maintenant à l'égard du représentant du Gouvernement chilien ne sont pas sans mélange.

Notre combat a trop été celui de la liberté, de la vérité, de la justice et, donc, de l'irrespect pour que nous puissions déclarer au Gouvernement civil de la République du Chili une gratitude inconditionnelle. Ce gouvernement n'est pas -pas encore- le gouvernement du pays pleinement démocratique auquel nous avons aspiré depuis des années. Il demeure régi par une constitution imposée par la dicta-

ture et dont certaines dispositions ne permettent le fonctionnement que d'une démocratie amputée, de sorte que la justice attendue tarde encore trop souvent. L'on ne peut pas oublier que, depuis 1973, Augusto Pinochet s'accroche aujourd'hui encore au mandat de commandant en chef des Forces armées et que ce militaire pèse d'un passé très lourd. On ne doit pas ignorer que plusieurs prisonniers politiques restent détenus en vertu de procédures menées jadis sans garanties et de jugements douteux dont les limites de la démocratie ont empêché le réexamen jusqu'à présent.

Mais ce que je viens de dire me conduit à exprimer une reconnaissance d'autant plus profonde au Gouvernement chilien pour l'honneur qui m'est fait, à moi et, par-delà, à toutes celles et à tous ceux qui ont travaillé solidairement dans ce pays pour le retour du Chili à la démocratie. Car l'octroi d'une telle distinction ne s'imposait pas à une autorité dont l'autonomie est restreinte par les séquelles de la dictature. Aussi cet honneur n'en a-t-il que plus de prix.

D'autre part, l'égard qui nous est montré signifie une gratitude pour ce qui a été fait ici en solidarité avec les Chiliens exilés et les Chiliens agissant dans leur pays contre la dictature et l'horreur; et nous sommes sensibles à ce témoignage.

D'autre part, cet acte marque, à

travers nous qui avons combattu pour ces valeurs fondamentales, le respect du Gouvernement chilien d'aujourd'hui pour la démocratie, la justice et les droits de l'homme. En honorant cette lutte, le Gouvernement la reprend à son compte. Cette distinction traduit donc une intention, peut-être un engagement, à concrétiser encore: la pleine démocratie et l'exercice de tous les droits pour l'ensemble des Chiliennes et de Chiliens. C'est là une perspective qui nous est très chère même si elle exprime un programme ambitieux.

Il me plaît enfin que cette cérémonie se tienne en ces lieux de l'Université de Genève, là même où, année après année, se sont maintes fois déroulés des actes de solidarité auxquels les autorités chiliennes d'alors étaient présentes tout au plus par d'obscurs envoyés secrets -je pense en particulier au Colloque international sur le terrorisme d'Etat au Chili, en 1986- et que ce soit vous, un ancien exilé, M. l'Ambassadeur Montesino, qui présidez à cet hommage comme représentant officiel de la République du Chili.

C'est donc en toute sincérité et avec une fierté certaine que je remercie le gouvernement chilien de la décoration dont il m'honore.

Et je suis très sensible au fait que cette distinction prestigieuse évoque le grand Libérateur de votre patrie, Bernardo O'Higgins, artisan de l'indépendance du Chili en 1818, qui, fils d'un natif d'Europe et d'une Chilienne, illustra la solidarité transcontinentale dans sa personne même.

MM. les Ambassadeurs de la République du Chili,

MM. les Ambassadeurs et repré-

sentants d'autorités étrangères et suisses,

M. le Président du Grand Conseil de la République et canton de Genève,

M. le Conseiller d'Etat,

M. le Président du Grand Conseil du canton de Vaud, qui êtes là autant comme ami que comme représentant officiel des autorités vaudoises,

M. l'ancien Président du Tribunal cantonal du canton de Vaud, à qui je puis dire la même chose,

M. l'ancien Recteur de l'Université de Genève,

Mmes et MM. les représentants d'organisations non gouvernementales, internationales ou locales,

Mmes et MM,

chers amis et camarades,

Mon émotion à vous retrouver tous ici n'est pas feinte.

Vous, les représentants d'autorités et d'organisations, officielles ou non, qui ont pendant des années prêté leur appui ou leur concours à des activités de solidarité qui n'étaient pas toujours tranquilles et jamais faciles à développer. Même si les soutiens apportés ont été parfois discrets et fatigués, ils n'ont pas moins été indispensables et précieux, ne serait-ce que la coopération solidaire des partis politique suisses de gauche, ici et dans bien d'autres cantons. Qu'il me soit permis de saluer le vice-président du Parti Socialiste Vaudois.

Vous surtout, les amis et les camarades suisses et chiliens de la solidarité. Nous nous sommes rencontrés, croisés, côtoyés, associés ou quelquesfois heurtés

pendant presque vingt ans. Et par vous, par nous, le Chili et la solidarité avec la lutte du peuple chilien pour la liberté ont pris en Suisse une place particulière. En tous cas dans nos coeurs et dans nos vies. Aussi suis-je profondément touché que l'initiative de cette distinction, comme un acte de reconnaissance, soit partie d'amis chiliens de Lausanne, la ville où je vis, mais aussi d'ailleurs, ici à Genève et au Chili même. Car cette amitié, cette fraternité des Chiliens reste un des fruits les plus précieux de ces années d'intense labeur commune. Et les visages de ces Chiliennes - il y eut en effet beaucoup de femmes dans ce travail - et de ces Chiliens réfugiés qui, malgré les difficultés de l'exil et l'usure du déracinement, malgré leurs responsabilités familiales, se sont voués inlassablement aux tâches les plus humbles de la solidarité m'accompagneront à jamais. Qu'il me soit permis d'adresser une pensée à ces amis réfugiés qui, après des années d'exil ici, ont maintenant regagné leur patrie. Et gardons la mémoire aussi de celles et ceux qui sont morts sans avoir vu l'issue de cette action.

Je suis conscient de ce que il y a une manière d'injustice dans l'individualisation de la distinction qui m'est conférée aujourd'hui. Parce que ceux qui ont oeuvré en Suisse dans le mouvement de solidarité avec le peuple chilien, développé un peu partout, sont nombreux et que beaucoup d'entre eux y ont consacré un temps, une énergie et une part d'eux-mêmes comparables à mes propres efforts. Et si la solidarité s'est manifestée depuis 1973 avec une telle ampleur puis avec une telle constance jusqu'à voici deux ans, c'est que nombre de personnes, des Suisses mais aussi, et très largement, des exilés chiliens, s'y sont intégrés avec force et persévérance. C'est ainsi comme

un symbole de cette action commune que je reçois cette distinction, destinée à honorer tout un mouvement. Cela nous touche vivement, nous Suisses, que les autorités chiliennes et la communauté chilienne aient eu à coeur d'associer à cet acte toutes celles et tous ceux qui ont pris sur eux, longtemps ou à un moment donné, d'apporter leur pierre à l'édification souvent cahoteuse et souvent ingrate de la solidarité avec la lutte prolongée du peuple chilien. Que chacun sache ainsi que la décoration reçue aujourd'hui est aussi un peu la sienne.

L'Unité Populaire a été renversée dans le sang et le Président Salvador Allende est mort le 11 septembre 1973. Se brisait ainsi l'espoir immense d'une voie chilienne, pluraliste et démocratique, vers le socialisme, vers une société plus juste et plus fraternelle.

Ce jour-là, nous avons été beaucoup en Suisse comme ailleurs dans le monde à être choqués au plus profond de nos espérances pour des temps meilleurs en Amérique latine.

Nous étions nombreux à éprouver ce que François Mitterand écrivait alors :

*«On discutera plus tard de ce qui aurait pu être par rapport à ce qui a été. On fera le compte des réussites et des échecs. Mais en cette matinée de deuil, je pense que s'il est d'autres richesses que l'or et l'insolence, le monde est plus pauvre aujourd'hui.»*

( La paille et le grain , Flammarion, Paris, 1975, p.189 )

Pour ma part, c'est quinze mois plus tard que j'ai rejoint les Associations de Soutien à la Résistance Chilienne -

Salvador Allende constituées pour une action de solidarité avec ceux qui se sont aussitôt dressés contre la dictature. Et cette action a dès lors envahi mon existence et parfois celle de mes proches. Pendant quelque quinze ans, le Chili et ses problèmes ont été présents presque quotidiennement dans mes préoccupations. C'est une chose dont on ne se remet sans doute pas....

Probablement est-ce aujourd'hui tenu pour honorable: on est maintenant du côté des autorités officielles et l'on fréquente des ambassadeurs... Mais cet avocat, puis ce juge qui agissait ainsi pour le respect des droits de l'homme dans un pays si lointain n'était-il pas un demi-suspect?

Il est certain qu'un tel engagement solidaire en faveur d'aspirations fondamentales, pour un peuple au bout du monde, a été mal perçu par plus d'un et j'en rappellerai quelques mésaventures.

En septembre 1976, des «fils de Tell», courageux, anonymes et outrancièrement orduriers, m'annonçaient «quelques balles dans la peau» pour avoir soutenu les «associations rouges» qui sont contre le Chili, «ce pays que la majorité des Suisses admire par sa lutte contre les terroristes rouges». Ce genre de fascisme larvé existe hélas encore dans notre pays mais ma présence ici ce soir et le retour de la démocratie au Chili montrent que ces gens ne sont pas toujours crédibles.

En 1984, les autorités chiliennes m'ont refoulé de l'aéroport de Santiago en vertu d'un décret du Ministre de l'intérieur pris contre moi à mon insu et dont le contenu ne m'est toujours pas connu. D'une certaine manière, cela m'a valu une notoriété internationale, mais c'est dire, M. l'Ambassadeur, que mes rela-

tions personnelles avec le Chili officiel ont été longtemps très réservées.

Il m'est aussi revenu qu'en 1985, mon nom était porté par un organisme dépendant de la CNI, la police politique secrète de la dictature, dans une liste de personnes étrangères qu'il fallait «neutraliser»; là au moins, j'étais en bonne compagnie.(cf. *Noticiero Latinoamericano*, no 131, 12 juin 1986)

Mais il y a eu pire pour nos convictions profondes. Elle doit être bien périlleuse, dans une démocratie, la défense des droits fondamentaux de la personnes humaine, pour que cette activité que j'ai menée ouvertement fût surveillée clandestinement par nos propres polices en Suisse «pour assurer la sécurité de l'Etat» et notée de 1975 à 1987 dans ma fiche, alors secrète, au Ministère public de la Confédération. Des méthodes que nous dénoncions au Chili étaient en usage aussi chez nous, où des Pinochet en puissance guettaient l'exercice de nos libertés.

Le moins sympathique a sans doute été pour moi la conscience diffuse que de larges secteurs de mon environnement social et professionnel réprouvaient en silence cet engagement. Soit qu'on ait considéré la lutte à épauler comme peu convenable, parce que les militaires chiliens étaient gens d'ordre et de discipline. Soit qu'on ait pensé que, somme toute, ces Chiliens pourraient se débrouiller autrement - le malheur importune - et qu'il existait ici des engagements préférables pour des gens de mon acabit. Il eût été mieux vu que je me répande davantage dans l'un ou l'autre de ces milieux où l'on s'autoadmire en des cercles confinés, où la distinction consiste à choisir avec soin des mots creux pour meubler parfois le vide du coeur et de l'esprit. Ainsi, par le temps, l'énergie et les forces qu'elle a

requis, l'activité de solidarité avec le Chili m'a préservé de quelques pesanteurs locales.

On a parlé de ce que nous avons pu apporter; mais il faut dire également ce que nous avons reçu de l'accomplissement de ces tâches.

Ce n'était pas chose banale, dans les années 70, de se trouver soudainement, ici, aux prises avec les problèmes aigus d'un peuple opprimé d'Amérique latine, et d'en découvrir les réalités, l'histoire, la culture si lointaines et bientôt si proches.

Que de richesses humaines réalisées en vous, amis chiliens, et quelle leçon de relativité pour nous, Suisses tranquilles, que de côtoyer des gens qui avaient été ministres, qui venaient de subir des années de prison arbitraire et se trouvaient exilés et démunis. Et quelle leçon encore de voir récemment certains de nos amis persécutés naguère par la dictature ou réfugiés parmi nous assumer désormais au Chili des charges gouvernementales, aux plus hautes responsabilités dans leur patrie.

Quelle expérience aussi, chaleureuse et bouleversante, d'avoir accompagné dans leur exil déchirant des amis qui ont continué de vivre ici, mais autrement, la torture qu'ils avaient subie là-bas, en déracinés à jamais brisés.

Et quel sentiment poignant que de partager avec vous les angoisses et les douleurs qui étaient les vôtres, pour votre patrie et ceux que vous y aviez laissés, puis d'avoir souffert avec vous la «disparition» d'Alexis Jaccard, helvético-chilien parti de Genève en mai 1977 pour le cône sud de l'Amérique et dont quinze ans plus tard on n'a toujours pas de vraies nouvelles. En lui, le peuple suisse a sym-

bolisé ce crime mille fois répété dans vos familles. Par lui et par d'autres, l'horreur quotidienne de la dictature a pris une conscience palpable à nos yeux.

Quel enseignement enfin pour nous que la concrétisation directe de la fragilité des statuts que l'on croit acquis, de la vulnérabilité des institutions démocratiques -le Chili n'avait-il pas vécu plus d'un siècle de démocratie avant 1973 ?- et de la faiblesse des barrières qui nous préservent ici aussi de la répression brutale et de la barbarie.

La solidarité nous a aussi fait prendre conscience de grandes choses et c'est pour de très hautes valeurs que nous nous sommes battus avec vous, des femmes et des hommes de feu et de cœur.

Mais c'est surtout sur des petites choses et sur des gens modestes que les tâches de la solidarité ont reposé, et à des besognes concrètes, humbles et répétées qu'il a fallu attacher tous nos efforts. La marche en avant a été le fait, par exemple, de pensionnés de vieillesse qui, pendant plus d'une décennie, ont chaque mois versé leur contribution, de personnes sans ambition qui balayaient les locaux des manifestations, de jeunes qui diffusaient nos affiches et de femmes qui préparaient les fameuses empanadas. Nous avons dû affronter les sectarismes avant surmonter à grand peine nos différences pour façonner des actions démocratiques, où les dissemblances se complètent et s'enrichissent plutôt que de se combattre, comme l'a démontré enfin, si besoin était, le triomphe démocratique, fruit d'une concertation ouverte qui seule permet aujourd'hui d'écarter pas à pas la dictature au Chili.

Il y a eu des années de décourage-

ment, où le tunnel apparaissait sans fin et où la poursuite d'une action solidaire appelait une persévérance et des efforts désespérés. Nous savions, Salvador Allende l'avait dit en cet ultime 11 septembre 1973, que *«la semence déposée en la conscience digne de milliers et de milliers de Chiliens ne pourra être définitivement détruite»*. Il nous a fallu mettre en pratique la leçon que votre immense poète Pablo Neruda tirait des figures tracées par le peintre José Venturelli, dont la haute stature est aussi un peu nôtre, tant il a été parmi nous ici même : *«Oui, l'action est la mère de l'espérance»*.

(«Né pour naître», Gallimard, Paris, 1980, p. 149; «La acción es la madre de la esperanza», Para nacer he nacido, Seix Barral, Barcelona, 1987, p. 131)

Nous avons su la modestie de notre tâche de militants de la solidarité, mais peut-être aussi son rôle irremplaçable, comme l'expliquait si bien l'Uruguayen Eduardo Galeano, écrivain alors en exil :

*«Aucune dictature ne tombe d'elle-même; et ce n'est pas de l'étranger qu'on lui porte les coups décisifs. Mais nous pouvons collaborer de mille et une manières, de notre poste solitaire et solidaire, à dénoncer ce qui se passe, à rappeler ce qui s'est passé et à animer ce qui se passera quand changeront les vents mauvais.»*

(«L'exil, entre la nostalgie et la

création», in Tricontinental, II, 1981, Maspero, Paris, p. 116)

Et nous avons constaté, humblement mais avec force, que tout ce qui a été fait, tout ce qui se fait et tout ce qui se fera dans l'action solidaire avec une lutte pour un progrès quel qu'il soit, aux antipodes ou ici même, dépend de la réponse apportée par chacun de nous à cette simple question:

A quelle part, à quelle fraction de mon confort personnel suis-je prêt à renoncer pour consacrer un peu de mon temps, de mon énergie, de mes économies peut-être à une action en faveur d'opprimés ou de mal lotis ?

Il n'y a pas de solidarité, il n'y pas d'espoir en dehors de la réponse de chacun.

Tant que l'on ne marchera pas plus résolument vers la démocratie vraie, la justice, la liberté, la dignité de vie et la même espérance pour tous les hommes, nos coeurs ne seront plus vraiment en repos. C'est ce que la solidarité dans la lutte du peuple chilien nous a montré. C'est ce que nous rappellent la cérémonie et la commémoration de ce soir.

Avec vous, nous éprouvons au plus profond de nous-mêmes, comme le chante le poète René Char : *«Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience.»*

Merci d'y avoir ouvert nos consciences.

## Discours prononcé par M. Roberto Irribarra, Président de l'Association de Chiliens résidents à Genève.



La rencontre de ce soir réunit des amis qui ont resserré leurs liens autour de l'un des sentiments les plus nobles de l'être humain, le geste solidaire. Ce geste est, peut-être, de tous les sentiments, le plus généreux et le plus digne qui soit. Ouvrir ses mains pour recevoir celui qui vient de loin, protéger le persécuté. Faire sien un combat qui émeut, bien que n'étant pas le sien.

Nous gardons dans nos mémoires que, spontanément, lors des événements qui ont mis un terme à l'expérience menée par le cher et regretté Président Salvador Allende, en septembre 1973, très nombreux ont été les hommes et les femmes qui, dans tous les pays du monde, ont exprimé leur indignation et leur impuissance envers les militaires qui étouffaient par la force les espoirs des milliers de Chiliens.

Ce sont ces hommes et ces fem-

mes qui, plus tard allaient bâtir et entretenir le formidable mouvement de solidarité avec la lutte pour rétablir la démocratie au Chili.

Ce soir nous rendons un hommage solennel à tous les amis qui ont travaillé dans les diverses instances de la solidarité. Au Comité de Soutien à la Résistance Chilienne - Salvador Allende - au Comité Chili, au Comité pour la Défense de Prisonniers Politiques au Chili, à l'Action Places Gratuites - Mission Chili - aux partis politiques qui nous ont soutenus, à l'Union Syndicale du Canton de Genève, au Syndicat Interprofessionnel des Travailleurs et Travailleuses, aux Communautés Chrétiennes, au Comité Alexis Jaccard, à l'Association des Médecins Progressistes, aux ONG.

Notre présence dans cette salle nous permet, amis suisses et d'autres nationalités, de vous exprimer notre profonde reconnaissance pour avoir conservé la flamme de la solidarité allumée durant de si nombreuses années.

Nombreux furent les témoignages reçus exprimant la signification importante du mouvement de solidarité. Celui-ci encourageait les résistants et leur donnait en même temps, l'assurance que, sous d'autres latitudes, leur combat était suivi et soutenu.

Le mouvement de solidarité apportait aussi du réconfort à tous ceux qui avaient eu le malheur de tomber entre les mains des agents du régime. Ils avaient aussi la certitude, dans les cachots obscurs de la dictature, qu'à l'extérieur du

pays un individu, un groupe de personnes ou une organisation dénonceraient leur situation aux organismes de protection des droits de l'homme et que, peut-être, leur vie et leur intégrité personnelle seraient protégées.

Tout en sachant que les organisations de solidarité ont effectué le travail le plus ardu, nous ne pouvons pas oublier de rendre un hommage chaleureux à tous ceux d'entre vous qui ont collaboré individuellement en nous accueillant chez vous; en élaborant des documents de dénonciation; en effectuant des traductions; en faisant des interprétations simultanées; en nous donnant des conseils en matière d'asile politique, de droits de l'homme ou en nous orientant à l'intérieur du système des Nations Unies.

Tous ensemble vous avez maintenu l'intérêt et la préoccupation pour le destin du peuple chilien.

Nous avons des dettes envers vous tous. Depuis plusieurs mois, l'idée d'effectuer cette rencontre nous trottait dans la tête. Nous l'avons voulue pleine de chaleur et d'amitié, en reconnaissance de vos apports, sacrifices et dévouements. Nous voulions vous remercier chaleureusement.

Nous remercions, également, l'Ambassadeur Monsieur Alejandro Montesino pour nous avoir donné l'occasion de réaliser cette rencontre en même temps que la cérémonie de la remise de la distinction à notre cher ami et camarade Roland Bersier.

Sans revenir sur ce qui a été exprimé par M. l'Ambassadeur, nous voudrions dire que nous considérons les décorations attribuées au Pasteur Guido Rivoir du Tessin et à Roland Bersier comme une reconnaissance, à travers leurs personnes, pour l'immense travail réalisé

par l'ensemble du mouvement de solidarité en Suisse.

Sans aucun doute, le Pasteur Rivoir et Roland Bersier représentent et symbolisent de façon exemplaire ce que fut le dévouement constant de ceux qui ont pris part à ce mouvement. En particulier de notre ami Roland Bersier, ancien président du Comité National de l'Association de Soutien à la Résistance Chilienne-Salvador Allende. Il réalisa un labeur journalier de soutien, en se maintenant informé des développements politiques au Chili; en assistant aux manifestations; en écrivant des articles, des brochures; en préparant des séminaires; en éditant le «VENCEREMOS» périodique de l'ASRC. Il faisait tout cela en fortifiant les liens d'amitié qui l'unissaient aux Chiliens travaillant avec lui.

Toutes ses actions, il les a réalisées en surmontant les difficultés que cela produisait dans sa vie privée. Il a tout le temps trouvé, dans un petit coin de lui-même, la force nécessaire pour continuer et ne pas abandonner ses amis.

Comme lui, à travers toute la Suisse, nous trouvons beaucoup d'autres amis qui ont aussi partagé les aspirations de démocratie et de liberté des Chiliens.

Pour tout ce que nous venons d'énumérer, nous pensons, amis de la cause démocratique chilienne, que vous pouvez vraiment dire, sans besoin d'élever la voix, que vous avez servi une cause noble et juste.

André Malraux, dans son Hommage à la Grèce, en mai 1959, disait; *«L'homme moderne appartient à tous ceux qui vont tenter de le créer ensemble; l'esprit ne connaît pas de nations mineures, il ne connaît que des nations fraternelles.»*

Justement, votre combat s'inscrivait dans ce cadre: soutenir la résistance, rendre la parole au peuple, rétablir les libertés démocratiques dans un Etat où la justice sociale ne serait pas exclue.

A la fin du vingtième siècle, reste encore non résolu le problème majeur de notre temps, celui de concilier justice sociale et liberté et de rendre accessible la culture au plus grand nombre.

Au vu des changements énormes et inattendus qui secouent le monde, beaucoup d'entre vous se demandent si cela valait la peine de s'engager pour une cause comme celle de la Résistance chilienne. A ce propos, nous voudrions exprimer les réflexions suivantes.

En premier lieu, le processus de transition vers la démocratie au Chili n'est pas terminé. Il est vrai qu'il existe un gouvernement et des autorités démocratiques; mais la nature des événements qui ont mis fin à la dictature a entravé la restauration en plénitude d'un régime démocratique.

Il reste beaucoup à faire et les empêchements sont énormes. Principalement en matière de justice sociale, d'indemnisation aux victimes, de châtements envers les responsables des violations des droits de l'homme. Par ceci, nous voulons dire qu'il existe encore dans le pays une situation conflictuelle méritant d'être connue et pouvant éveiller un certain intérêt à rester informé du développement des événements. Le même intérêt peut se porter pour soutenir les forces travaillant à consolider l'avance démocratique et la justice sociale

En second lieu, au niveau suisse, il fallait lutter pour que le droit à l'asile

politique soit reconnu aux hommes et femmes venant d'autres continents. Ce fut une bataille de principe. Il a fallu forcer la main pour que soit reconnue et sauvegardée la tradition de «Suisse, terre d'accueil».

Finalement, il faut dire que, pour de nombreux citoyens du monde, l'expérience de l'Unité Populaire était nouvelle et atrayante. Face au coup d'Etat militaire et aux conséquences de la dictature, il fallait être présents. Personne ne peut échapper à son époque.

Reste positif le fait d'avoir pris part à un large mouvement de solidarité internationale qui a exprimé, dans la pratique, le principe d'amitié entre les peuples. Il a octroyé aux Chiliens, au bout d'un long chemin, le droit de se doter d'un gouvernement démocratique.

Au milieu de tout ça, reste aussi, pour nous, exilés chiliens, ce que nous avons appris de vous. Aujourd'hui, nous avons gagné en tolérance, nous acceptons mieux la diversité et nous sommes davantage attachés à la démocratie. Et, par-dessus tout, nous avons construit, avec vous, des liens d'amitié qui nous engagent à entreprendre toute tâche pour la défense de la dignité humaine.

Au nom des Chiliens résidents, j'ai la joie, le devoir et l'honneur de vous exprimer très sincèrement, une fois encore, notre immense gratitude. Vous qui, sans attendre, au fur et à mesure que l'horreur du calvaire des Chiliens venait à votre connaissance, avez dit non à l'emprisonnement, non aux assassinats, non à la torture, non à la disparition de personnes, non à la perte de la liberté. A vous qui nous avez accueillis avec le coeur ouvert, nous vous disons MERCI.

## Discours de Marie Bonnard, ancienne membre du Comité Chili



Chers amis.

Amigos y compañeros,

Une tâche très malaisée m'incombe: celle d'exprimer quelques mots au nom de toutes les "petites mains" qui ont oeuvré pour la cause chilienne.

Malaisée car le précédant message de Roland Bersier était d'une telle beauté, d'une telle profondeur que je n'ai rien à rajouter. Cependant je saisis l'occasion de dire deux ou trois petites choses. La première et la principale c'est le très grand plaisir que nous avons de saluer la chute de la dictature de Pinochet et l'avènement d'un régime démocratique.

J'ai eu le plaisir de me rendre au Chili dernièrement, d'humer l'air de la liberté, et, à part l'émotion et le plaisir de revoir la belle Cordillère des Andes et le pays qui se déroule depuis celle-ci et

jusqu'à la mer, j'ai encore quelques interrogations. Elles ont été exprimées par Roland Bersier: celle de savoir une démocratie extrêmement jeune, extrêmement fragile, sous surveillance; celle de l'écart entre les pauvres et les riches qui semble s'être encore approfondi. Et puis un sentiment, une impression, encore plus nouvelle pour moi, c'est la découverte des problèmes de dégradation de l'environnement, d'une ampleur effroyable.

La tâche reste donc encore fort difficile et ardue pour nos amis chiliens qui vivent au Chili et ceux qui ont le courage et l'énergie de continuer l'action solidaire.

Nous, de notre côté -Comité Chili, Comité pour la Défense des Prisonniers Politiques, ainsi que d'autres Comités- avons disparu de la scène de la solidarité pour différentes raisons: divisions internes, lassitude, division aussi des forces de gauche. Et puis, il y a, peut-être, la pression de l'actualité internationale qui déplace les centres d'intérêt vers d'autres régions, d'autres lieux, d'autres problèmes et qui nous engage à suivre, parfois, machinalement, ce qui se passe ailleurs.

Nous nous sommes aussi heurtés à la complication de la situation intérieure du Chili. Ne sachant plus très bien ce qui se passe là-bas, on s'en désintéresse petit à petit. Enfin nous avons eu le sentiment riche de promesses que les acteurs principaux étaient toujours plus les Chiliens eux-mêmes, là-bas au pays et que nous n'avions peut-être plus grand chose à faire pour le Chili.

C'est pour ma part, en outre, des raisons personnelles telles que la naissance d'un enfant, un engagement professionnel peut-être plus soutenu, ou des problèmes familiaux, que je me suis retirée de l'action solidaire.

Mais je crois qu'au nom de tous les militants, les "petites mains" de la cause chilienne, je peux affirmer que ce que nous avons fait pour le Chili nous a énormément apporté, enrichi, malgré les difficultés, les angoisses, la lassitude et bien d'autres choses. Je crois que cette expérience reste pour nous une expérience unique, fondamentale.

A ce propos je pourrais rappeler plus particulièrement l'élément essentiel qui a soutenu l'action du Comité Chili - dont je n'étais pas la Présidente, mais un simple membre- : c'était l'espoir d'arriver à ancrer l'action solidaire dans la réalité suisse et genevoise. Et c'est la rai-

son pour laquelle nous avons essayé de mettre surtout en avant les relations commerciales entre la Suisse et la dictature, la livraison d'armements suisses (l'histoire des hélicoptères), l'accueil sur le sol suisse de diplomates chiliens et américains ayant trempé dans les activités de la Junte chilienne. Nous sommes convaincus de ne nous être pas trompés. Pour ma part, je garde profonde en moi l'assurance que tout ce que nous avons fait ensemble, nous aura fait progresser sur le chemin de la dignité humaine.

Sur un plan plus personnel il me reste à vous transmettre en guise de conclusion, ces quelques paroles que j'ai faites récemment: "Essayer de trouver la sérénité d'accepter les choses que je ne puis pas changer, trouver le courage de changer les choses que je peux changer, et la sagesse d'en connaître la différence"...  
Merci.

## Discours prononcé par le Pasteur Guido Rivoir, lors de la remise de la décoration Bernardo O'Higgins, le 13 mars 1992, à Lugano.

Votre Excellence,

Lorsque l'on m'a communiqué que Monsieur le Président de la République du Chili voulait m'honorer par une telle distinction, ma première réaction fut celle de me dire que je ne pouvais pas accepter car je n'ai rien fait de plus que tant d'autres. Nous avons tous collaboré à l'oeuvre de secours aux victimes et aux réfugiés chiliens, chassés, blessés, menacés par le cruel et inhumain régime instauré par le Général Pinochet dans son malheureux pays. Nous étions tous, d'égale façon, dégoûtés par les délits de la dictature et pris par la douleur et la rage. Mais nous avons vite compris qu'il ne suffisait pas de se laisser ronger l'âme par une rage impuissante, il fallait agir là et de la façon qui nous était possible pour, au moins, atténuer la souffrance et nous opposer à la néobarbarie qui s'installait au sud de l'Amérique latine.

Mais j'ai compris, Votre Excellence, que non seulement je pouvais, mais que je devais accepter le grand honneur que me faisait le Président démocratique du Chili. Je devais l'accepter non seulement pour moi mais surtout pour et au nom de tous ceux qui ont collaboré, en sacrifiant temps et argent, à l'oeuvre de secours aux victimes de la dictature.

En acceptant, j'ai compris qu'il fallait continuer de lutter pour que triomphe la pensée humanitaire envers les victimes, les réfugiés, qui constituent un problème toujours présent dans votre vie politique. Les temps ont changé et les

problèmes se transforment, mais ils restent. Celui des réfugiés n'est plus le même qu'auparavant, mais il est encore présent. Aujourd'hui, on répète jusqu'à en avoir la nausée le slogan "la barque est pleine". Aujourd'hui, on a peur de "l'autre". Celui qui vient chez nous. Il y a le chômage et l'on a peur de perdre son emploi. Un énorme égoïsme règne et on craint de perdre le bien-être dont nous bénéficions auparavant, peut-être depuis trop longtemps. Et alors... on incendie les maisons où logent les requérants d'asile ( et des enfants innocents meurent), on tire des coups de feu, on frappe. Ce qui est une honte pour notre pays, c'est que celui qui, avec un coup de poing, tue un requérant d'asile ne fasse pas un jour de prison. On le condamne à la conditionnelle. Il n'est pas loué mais presque. Aujourd'hui, la police ferme yeux et oreilles, étonnamment on ne retrouve presque jamais les auteurs des crimes commis contre les requérants d'asile. Il ne faut donc pas se reposer mais reprendre la lutte contre l'égoïsme et le racisme.

Il y eut un temps où le slogan "la barque est pleine" n'existait pas. On avait été chercher par milliers des réfugiés dans les camps, tout d'abord des Tchécoslovaques, plus tard des Hongrois. Ils n'avaient pas pu déstabiliser les gouvernements communistes de leur pays. Il fallait les accueillir chez nous avec des cadeaux et des bougies de Noël parce qu'ils étaient anticommunistes, de droite, et qu'ils pouvaient, ou mieux, qu'ils devaient être primés. Mais les Chiliens?

Ils n'étaient pas tous communistes mais s'étaient tous unis pour soutenir le gouvernement d'Allende, ce médecin qui voulait améliorer l'existence des pauvres et avait eu le tort de toucher aux intérêts des multinationales nord-américaines... Ils étaient des gens de gauche qui n'auraient pas dû venir chez nous.

Face au coup d'Etat de Pinochet, la population était partagée. Il y avait ceux qui, dans le nouveau régime, entrevoyaient des avantages pour les intérêts des multinationales helvétiques implantées au Chili et ceux qui, pour des raisons humanitaires, condamnaient la violence et les abus.

Parmi ceux qui étaient du premier avis, il y avait le Consul Suisse à Santiago, qui fermait les portes de son ambassade pour empêcher quiconque d'y pénétrer afin de présenter une demande d'asile. Cet avis était partagé par le Conseil fédéral et par une partie de l'opinion publique. Celle-ci était, je le pense, dans sa majorité contre les abus, les illégalités, les coups d'Etats fascistes et nazis. Non pas pour des raisons politiques, mais pour des raisons humanitaires, la majorité des Suisses s'opposait au régime et à la façon employée par Pinochet pour l'imposer, mais ils se limitaient à condamner par des mots lorsqu'il aurait fallu passer aux actes. C'est ce qu'on a décidé de faire.

Le gouvernement s'opposait à l'arrivée des réfugiés chiliens, des victimes de Pinochet qui demandaient de l'aide, et nous voulions les aider. Certains règlements interdisaient leur entrée en Suisse et nous n'en n'avons pas tenu compte: il y a des motivations qui dépassent les règles humaines. Il y avait des personnes qui voulaient les aider coûte que coûte. Nous

avons donc fait entrer clandestinement en Suisse des hommes, des femmes que nous voulions sauver des tribunaux, de la prison et de la torture. Ceux-ci nous étaient signalés par des résidents chiliens. Dès leur arrivée, nous demandions immédiatement pour eux l'asile politique. C'est alors que commença le tumulte. Une partie de l'opinion publique protesta, quelques journaux d'outre-Gothard crièrent au scandale des Tessinois, on écrivit que le gouvernement aurait dû procéder avec fermeté... Je fus dénoncé au Procureur de la Confédération, interrogé par la police locale et menacé de deux ans de prison et de dix mille francs d'amende... L'enquête confiée à la "procure du Sotto Ceneri" se termina par un document d'accusation, non pas contre moi, mais contre le dictateur du Chili et ses atrocités. Notre action fut déculpabilisée par la loi.

En effet, au contraire de ce qui se passait ailleurs dans la Confédération, le Tessin restait fermement démocratique. Preuve en est la somme de dix mille francs que j'ai reçue de la part du Gouvernement cantonal. Celle-ci provenait des indemnités dues à tous les députés lors d'une séance au Grand Conseil, et qu'ils décidèrent d'offrir à notre action. La somme fut complétée par le gouvernement. N'est ce pas là une condamnation de la dictature et une solidarité avec ses victimes? C'est ce que fit le Tessin en ce temps-là.

Je suis très tenté de parler de ceux qui, avec d'autres, se sont alors distingués dans l'oeuvre de secours commencée. Mais je ne peux pas succomber à cette tentation. Je risquerai d'oublier ceux qui, peut-être, le mériteraient le plus. Mais permettez-moi de faire quelques excep-

tions. Je dois dire avant tout que l'idée d'"Action place gratuite" vient de l'Abbé Dom Cornelio Koch. A cette époque, il travaillait à Vogorno. Ce n'est que lorsqu'il partit, qu'on me demanda de diriger le mouvement commencé. Avec l'aide de nombreuses personnes, je l'ai développé. L'Abbé Koch, catholique, et moi très attaché au protestantisme: voilà une forme d'oecuménisme, peut-être la vraie. Celle des vraies valeurs. L'oecuménisme de tous, chrétiens et non chrétiens de toutes confessions, de ceux qui ont compris et essayent d'agir comme Jésus Christ nous l'a appris dans sa parabole du Bon Samaritain.

Notre action s'est développée, de tessinoise qu'elle était, nous avons réussi à la faire devenir suisse. Beaucoup de comités opéraient à merveille à Genève, Bâle, Zurich et ailleurs. A notre action s'étaient ralliées des personnes d'autres pays, comme le collègue Renfer, pasteur à Buenos Aires, qui, malgré les dangers dûs au triomphe de la dictature en Argentine, continua à recevoir et faire repartir les Chiliens qui venaient chez nous. Je dois également mentionner les personnes de la communauté vaudoise de Cinisello Balsamo, près de Milan, qui recevaient les demandeurs d'asile en attente du visa que l'on devait leur délivrer à Milan. Beaucoup d'entre eux ont dormi avec leurs enfants pendant des mois, et laissaient leurs lits à ceux qui venaient d'outre-mer et qui attendaient la permission d'entrer en Suisse. Le gouvernement, malgré ses promesses, tardait à leur délivrer ce visa.

Je ne vais pas encore ajouter un nom, mais un fait. Lorsque je me rendis pour la première fois en Amérique latine pour organiser l'aide, je voulais apporter

avec moi vingt billets d'avion Buenos-Aires-Milan, sans nom. Ceci afin de pouvoir accompagner, à mon retour, les vingt premières personnes qui fuyaient la prison. Mais je n'avais pas d'argent. Je me souvins alors que, lors de la lutte partisane, je m'étais rendu dans les Vallées Vaudoises (où était née la rébellion au nazi-fascisme). A travers la frontière, alors contrôlée par les nazis, j'apportais avec moi de l'argent offert par le Consul américain aux partisans et par les mennonites américains pour le secours à ceux dont la maison avait été détruite par des opérations de guerre. Le chef partisan d'alors était retourné à la vie civile et avait créé une agence de voyages.

Je lui ai téléphoné en lui disant que je désirais lui parler d'urgence à Milan. Au restaurant de la gare, devant une tasse de café, je lui dis: "Souviens-toi lorsque tu avais besoin d'aide. Maintenant, ce sont les autres qui ont besoin de la tienne". Et tout de suite, sans discussion, il me donna les vingt billets d'avion que j'apportais avec moi en Amérique latine. Plus tard, il me remit d'autres billets dont j'avais besoin, toujours à crédit. Il savait pourtant qu'il devrait attendre longtemps pour que je paye ma dette. Ceci aussi devait être souligné: dans la vie, on reçoit de l'aide. Il faut savoir en donner aux autres lorsque cela s'avère nécessaire.

Mais, Votre Excellence, venons-en à des moments plus récents, et aujourd'hui au Chili. J'ai eu le privilège d'être présent, à Santiago, lors du changement de pouvoir; au moment où Pinochet, le tyran, dûit laisser la présidence de la République au nouveau président élu démocratiquement. Je me souvins de la cérémonie oecuménique solennelle à la cathédrale mais j'ai surtout été impres-

sionné par le stade, plus que bondé d'une foule joyeuse qui faisait la fête, et par le discours du Président à son peuple. Une seule fois il y eut désaccord, lorsque le Président a dit qu'il voulait être le Président de tous, donc aussi de ceux qui avaient approuvé le coup d'Etat. Il y eut un grondement. Non. Après un moment de silence, le Président cria avec force: "Oui, parce que la police d'aujourd'hui est formée par d'individus qui étaient enfants lorsque se passa ce que nous condamnons aujourd'hui". Et tout le monde se tut. Mais dans son discours, le Président a aussi fait remarquer qu'il devait lutter pour avoir les pouvoirs qui étaient les siens et qui lui étaient contestés. Et il avait promis à son peuple que plus jamais, "nunca más" ne devrait arriver ce qui s'était passé.... Et bien, nous le savons. Il y a encore, au Chili, à cause des lois que le dictateur imposa à la nation avant de laisser la présidence, un fort pouvoir dans le mains du commandant de l'armée. Tant que Pinochet ne sera pas parti définitivement, il y aura des difficultés. Nous le savons. Et si nous voulons que le "nunca más"- plus jamais- soit une réalité, nous devons lutter et ne jamais démordre afin de couper la force à Pinochet et de reprendre le pouvoir. Et il faudra qu'arrive le jour où justice sera faite, lorsque celui qui a commis des crimes sera jugé et condamné. Il ne s'agit pas de vengeance mais de justice, pour que personne d'autre ne tente d'imiter le tyran qui a fait tant de mal à sa patrie chilienne.

Votre Excellence, dites au Président du Chili que nous comptons sur lui pour continuer à diriger la lutte. Président de tous: oui, mais "nunca más". Ceci afin de garantir l'égalité de tous vis-à-vis des lois démocratiques du pays.

Et permettez moi de dire, mes souvenirs m'ayant fait revivre la remise du pouvoir au nouveau Président du Chili, que j'ai été frappé, et en un certain sens attristé en ces moments-là à Santiago, par le silence sur le nom d'Allende. Il avait la joie, la fête, un peuple qui semblait ne plus rien vouloir écouter des choses peu sympathiques. C'est peut-être pour cela que l'on ne parlait pas d'Allende, de son courage, de la tragédie d'un homme qui n'accepta pas, même si cela lui coûta la vie, la dictature, le parjure, la trahison de Pinochet. Allende qui a tant fait pour sa Patrie et qui a laissé le souvenir du courage face à la lâcheté. Je suis certain qu'avec le temps, bien des choses s'estomperont dans le silence et l'oubli. Mais nous restera le souvenir d'Allende, symbole du désir d'améliorer les conditions des plus humbles et pauvres du pays et de la volonté absolue de résister pour la démocratie, en donnant sa vie si nécessaire.

A Santiago, au Chili, nous devons aujourd'hui trouver comment réorganiser la vie, le commerce, la coexistence entre les personnes et les nations.

Aujourd'hui, la lutte n'est plus entre l'Est et l'Ouest, entre USA et URSS. Aujourd'hui, j'affirme que la lutte est entre le Nord et le Sud, entre pays industrialisés et pays pauvres. Ceux-ci sont, jusqu'à ce jour, exploités, endettés, ils suffoquent et n'arrivent pas à émerger. Dans cette lutte Nord-Sud nous pouvons trouver, si nous sommes assez intelligents, la possibilité de coexister et un meilleur futur pour l'humanité. Cela si nous saurons être capables, nous les pays riches, d'être moins égoïstes, plus compréhensifs, disposés à payer un meilleur prix pour le café, le thé et les autres

produits importés. Il faudra payer plus les produits du tiers et quatrième monde au lieu de continuer l'exploitation du peu de ressources de ces derniers.

Et je voudrais vous dire, Votre Excellence, que si O'Higgins n'a pas tenu compte des rêves de Bolivar qui aurait désiré des nations moins nombreuses mais plus grandes et plus puissantes dans cette Amérique du Sud qui arrivait à l'indépendance, l'on pourrait peut-être repenser aujourd'hui à Bolivar, non plus dans le sens d'une fusion d'Etats mais d'intérêts. Comme en Europe, il pourrait surgir un grand marché sud-américain qu'on appellerait Pactes des Andes ou mieux Pacte Sud-américain ou Latino-américain si on l'élargissait à l'Amérique Centrale et au Mexique. Un marché sans douanes, qui aide au développement de l'industrie et qui, en tant que grand bloc, soit plus fort dans les discussions qui devront bien avoir

lieu entre Nord et Sud, si l'on veut sauver le monde.

Nord riche, Sud pauvre, exploités et exploités, égoïsmes de ceux qui possèdent et désespoir des autres, dans le besoin.

Bienvenue aux pourparlers, aux discussions, aux accords afin d'éviter d'autres maux. Au milieu de ces problèmes politiques mondiaux, cherchons à vaincre nos égoïsmes et à vivre en pensant aux autres.

C'est là mon rêve et mon souhait.

Je vous remercie, Votre Excellence, et par votre intermédiaire Monsieur le Président du Chili, pour l'honneur reçu. Celui-ci aura été attribué, à travers ma personne, à tous ceux qui comme moi luttèrent alors pour aider les réfugiés chiliens.

## Discours prononcé par, l'avocat, M. Marco MONA, le 5 juin 1992, à la Helferei du Grossmünster de Zurich.

M. l'Ambassadeur,  
Mesdames et Messieurs,  
Chères amies, Chers amis

J'aimerais d'abord vous remercier pour les mots trop flatteurs qui ont été dits ce soir. Il y a deux possibilités: ou bien je les considère comme adressés à ma personne, alors je devrais faire un long discours pour expliquer que ce qui n'est pas, ne peut pas être dit, et que si la personne si idéale qui vient d'être décrite existe vraiment, cela me fait plaisir même si je ne la reconnais pas. Elle est trop brillante et même la haute autorité de l'ambassadeur chilien ne peut pas me conférer toutes ces qualités. Mais je peux très bien me passer de ce long discours parce que ce que M. l'Ambassadeur vient de dire au nom des Chiliennes et des Chiliens qui ont passé leur exil en Suisse alémanique ne concerne pas ma personne mais beaucoup d'hommes et de femmes. En leur nom, en tant que leur représentant, je peux accepter cet hommage avec plaisir et gratitude.

Je suis particulièrement heureux que cette manifestation puisse se célébrer ici dans la Helferei du Grossmünster de Zurich. D'abord, parce que de nombreux cercles d'églises ont beaucoup participé dans la solidarité avec le Chili et avec ceux qui ont été forcé de quitter leur pays à la suite du coup d'état de 1973.

D'autre part, parce que, ici même, il y a eu des manifestations de solidarité. Dans une des fiches que la police politique a rédigé à propos de ma personne on peut lire:

*4.11.76 Relation concernant manifestation de protestation à l'occasion de la visite de l'ambassadeur des EU Davis*

*Nathanael - vous le connaissez, ce monsieur, n'est-ce-pas - au bal de la presse de cette année. M. était traducteur en espagnol pendant la manifestation du 29 octobre 1976 dans la Helferei du Grossmünster et s'adresse particulièrement aux latino-américains présents dans la salle."*

Il n'y a qu'une inscription, parmi toutes celles dans cette fiche qui me plaît, parce qu'elle éveille des souvenirs de maintes rencontres entre Suisses et Chiliens pour dire, une fois de plus, **basta**. Il est vrai que nous avons dû le dire et hurler tant de fois jusqu'à ce que cela suffise, pendant trop d'années. Quelques fois ce "basta" était bien ferme et sonore, quelquefois (rarement) content et enthousiaste, bien des fois triste et fâché, presque désespéré, des fois faible et peu persuasif. Ainsi cela a changé durant des années, mais nous continuions ensemble. J'admets qu'il n'était pas toujours si facile pour vous de traiter avec nous Suissesses et Suisses - mais vous admettrez aussi qu'il n'était pas toujours facile de s'orienter dans les méandres des courants variés parmi vous Chiliens. Mais, c'était un travail, une lutte d'où personne n'émergeait, une lutte d'ensemble où les différences, non seulement de nationalité mais aussi de culture, de langue et de tempérament s'effaçaient.

Sans doute l'idée d'être honoré officiellement, de la part d'un gouvernement ne m'a jamais passé par la tête. Et si elle y avait passé, elle n'aurait pas augmenté la fréquence de mon pouls. Mais cet hommage que vous, M. l'Ambassadeur, me rendez par décision de votre gouvernement, qui de son côté a été animé par la communauté chilienne en Suisse,

me touche profondément et je le considère comme un grand honneur de la part de tous ceux et celles qui sont compris dans ce noble geste.

Des femmes et des hommes qui ont connu l'exil demandent à leur gouvernement, qui a la difficile tâche non seulement de reconduire le pays vers une démocratie complète sans traces de fascisme, vers le respect des droits de l'homme partout dans le pays, mais aussi, de vaincre les horreurs, la douleur, la peur et les souffrances - ces femmes et hommes demandent à leur gouvernement de reconnaître la douleur de l'exil, d'être expatrié et de reconnaître aussi que, à l'extérieur il y a eu des ondes de solidarité, (pas toujours énormes) et qu'il y a eu à l'intérieur comme à l'extérieur des femmes et des hommes avec force et espoir, qui finalement ont rendu possible au Chili de récupérer son droit chemin.

Vous semble-t-il que je ne sois pas assez modeste? Non, en cela je ne suis pas très modeste parce qu'aussi bien qu'il est vrai qu'une personne ne pouvait faire que très peu, désespérément peu, il est aussi vrai que toutes les forces jointes ont finalement porté au résultat qui se développe aujourd'hui au Chili.

L'invitation à cette manifestation le dit bien: celui qui accepte, touché et honoré, cet hommage est un parmi tant d'autres qui a pris part aux larmes et au sourire des Chiliennes et Chiliens jetés hors de leurs maisons, de leur pays par un "golpe" brutal. Il n'y avait pas de masses de Suisses qui ont participé, mais il est certain que cet hommage, je peux le partager avec beaucoup d'entre eux :

Tout d'abord avec Tiziana, mon épouse, avec qui j'ai connu le Chili des temps de Salvador Allende, la "dulce patria" que vous avez chanté tout à l'heure. Elle vit

cette solidarité dont parle l'hommage. Avec nos fils qui connaissent et participent depuis leur plus jeune âge à cette dimension de solidarité qui ne connaît ni frontières ni races. Déjà, quand ils étaient très petits, ils se mettaient à la fenêtre et criaient, vers la petite place devant la maison ou nous habitons, "amnistia, libertad" avec le poing levé, chose très mal vue par les habitants conservateurs de ce petit bled rural très Suisse où nous vivons. Ils ne comprenaient pas, bien sûr, les mots, mais, sans les comprendre, ils savaient que cela devait être des mots très dangereux ...et ils pensaient: "pauvres enfants!"

Et dans cet honneur participe aussi ma mère qui peut être ne connaît pas le Chili ni vous Chiliens, mais elle est coresponsable aujourd'hui qu'un de ses fils peut se présenter ici devant vous.

Je le partage avec beaucoup de camarades et j'essayerai d'en nommer quelques-uns avec le risque évident d'en oublier d'autres: avec Marianne Huber, Anjuska Weil et Susi Lechleiter du Comité Salvador Allende, avec Ruth Holzgang et Uschi Bircher de l'OSEO, avec Ginevra Signer du Solifonds, avec Marta Fotsch de Amnesty, avec les Pasteurs Klaus Fürst et Peter Walss et leurs familles et les hommes et femmes qui participèrent à la courageuse action de Seebach pour sauver des familles chiliennes d'être refoulées dans les mains des forces du dictateur. Entre elles Ursula Knacht, Janine Horni et Doris Scheidegger et bien d'autres encore.

Je veux aussi inclure les cercles des églises, les oeuvres d'entraides, les forces de la gauche, les syndicats, les journaux qui osaient lever leur voix comme le Volksrecht, la Leserzeitung, le Vorwärts, la WoZ ...

Et, enfin que cet hommage ne connaisse

pas de frontières, je veux le partager avec vous, femmes, hommes et enfants chiliens.. Qu'il appartienne à nous tous!

Cet hommage parle du passé; cependant il n'a aucune raison d'être sans un futur. Et ce discours du futur est un peu difficile puisque tant de nuages qui semblent impénétrables le masquent. Le Chili n'est plus le pays d'il y a 20 ans. Sa condition économique est très difficile et beaucoup en souffrent. Au Chili on coupe et on vend les araucarias; au Chili, il y a toujours des prisonniers politiques. Quel futur à cela?

Si au moins la situation mondiale était meilleure, mais elle ne l'est pas, elle est même pire. Le dit "nouvel ordre mondial" a déjà tué tant d'innocents et continue à tuer et ne réussit pas à extirper l'exploitation, la misère, la torture et autres fléaux. Et beaucoup ont cessé d'espérer.

Mais quelle eut été la suite du chemin chilien si vous aviez cessé d'espérer un an, cinq ans après la chute du gouvernement démocratique de Salvador Allende?

Et il y a des raisons d'espérer, non seulement parce que c'est le seul moyen

pour continuer le chemin mais parce qu'un futur est possible.

Notre amie Pastora fit cadeau à Tiziana d'une araucaria minuscule qui pousse doucement et qui a déjà deux petites branches. Il est vrai que cela prend 400 ans pour devenir un grand arbre, mais elle pousse.

J'ai été au Chili en décembre dernier et on m'a invité à des noces de deux prisonniers politiques qui venaient de sortir de prison. Tout les participants avaient un passé de torture, de prison, de douleur et moi j'étais muet de la grande émotion que cela me faisait. Mais eux n'étaient pas muets; le couple était très beau, les invités souriants, légers et contents. Et ils m'invitèrent: que le «gringo» danse avec nous, qu'il soit heureux avec nous, nous allons tous ensemble bâtir notre futur...

Et un autre signe d'espoir est cette manifestation-ci. Je n'ai pas à vous expliquer le fait que nous nous trouvons ici ce soir... Je vous remercie de partager avec moi cet espoir, parce que seul on ne peut pas espérer. Et je vous remercie de ce magnifique hommage.

## CHANSON DES GENS DE BIEN (Bertolt Brecht)

On reconnaît les gens de bien au fait  
qu'ils deviennent meilleurs  
quand on les connaît. Les gens de bien  
vous incitent à les améliorer car  
qu'est-ce qui rend les gens plus malins ? C'est d'écouter,  
d'écouter ce qu'on leur dit.

Mais en même temps  
ils rendent meilleur celui qui les regarde  
et qu'ils regardent. Ce n'est pas tant qu'ils nous aident  
à trouver nourriture et clarté, mais parce que,  
nous le savons : ces gens-là existent  
et transforment le monde.

Quand on va les trouver, ils sont là.  
Ils se souviennent de la tête  
qu'ils avaient, eux, lors de votre dernière rencontre.  
Ils ont beau avoir changé  
- car c'est justement eux qui changent le plus -  
ils ne sont que plus reconnaissables.

Ils sont comme une maison que nous avons aidé à bâtir :  
ils ne nous forcent pas à y habiter  
et quelquefois ils ne nous le permettent pas.  
Nous pouvons à tout moment venir les voir, aussi petits que nous  
soyons ce jour-là,  
mais ce que nous apportons, il nous faut bien le choisir.

Ils savent justifier les cadeaux qu'ils font.  
S'ils les retrouvent jetés dans un panier, ils rient.  
Et on peut leur faire confiance en ceci :  
que si nous cessons d'être fidèles à nous-mêmes,  
c'est eux aussi que nous perdons.

Quand ils commettent des erreurs nous rions,  
car lorsqu'ils placent une pierre au mauvais endroit  
nous voyons, en la regardant,  
le bon endroit.

Ils gagnent chaque jour l'intérêt qu'on leur porte tous,  
comme chaque jour ils gagnent leur pain :  
ils s'intéressent à quelque chose  
qui se situe en dehors d'eux.

Les gens de bien nous donnent de l'ouvrage,  
tout seuls ils ne semblent pouvoir arriver à rien,  
toutes leurs solutions contiennent encore des problèmes.

Aux heures de danger, lorsque les navires sombrent  
nous voyons tout à coup fixé sur nous leur regard immense.  
Même si nous ne sommes pas tout à fait comme il faudrait  
ils sont quand même d'accord avec nous.



## "Musique(s) du Chili"

Les textes et les musiques tracent une vision du Chili qui se déroule dans l'espace (Nord, Centre, Sud) et dans la thématique (indigènes, traces du passé récent, un présent de convalescence et d'espoir de vie).

### I.- APPEL:

Le son du "pututu", instrument andin, fait un appel lancinant, auquel répondent les instruments indigènes (trompes et flûtes "chinas", du grand Nord).

### II.- Texte I (recité):

Le Grand Nord:

***Arica, la belle; Azapa la verte;  
Iquique de gloire, Iquique de peine...  
Salpêtre violent, musique de cuirs et de coeurs.  
Désert d'Atacama,: feuillage de sable,  
fleurs de minéral...  
Pisagua de soif, Chacabuco mort,  
mais, ô Toconao aux sources si vertes,  
à la si blanche église!***

### III.- Musique:

Le groupe joue une cacharpaya (danse du Nord) intitulée "Uyuni".  
(Héctor Pavez).

### IV.- Texte II: (recité): Appel à distance:

***Chile, Chile, Chile, Chile!  
J'évoque le rire, je pense à la mine, j'évoque la terre, la  
poussière, la rue, le souffle du vent, la trace du feu, le  
rire de l'homme, le chien qui trotte, ta terre  
rougeâtre, les îles du Sud  
tes chagrins, tes espoirs, tes crabes émeraude,  
tortueux, si tortueux...***

***Le Chili de rire et celui qui pleure,  
le Chili d'aujourd'hui et celui de l'à peu-près,  
le Chili du dedans et celui moins proche,***

**Je suis la vision  
des esprits antiques  
qui ont somméillé dans ces plaines.  
Je suis le rêve de mon ancêtre  
qui s'éteignit en pensant  
qu'un jour il rentrerait  
dans son pays bienaimé.**

Le son de la "trutruca" clôt cette évocation du pays mapuche. Deux mapuches passent symboliquement aux deux jeunes musiciens les instruments ataviques.

### **IX.- Texte 5: Le Chili du centre:**

**Comme un vol de grives  
passe le vent sur le sillon clair de la Vallée Centrale.**

**Le vent passe sur Quillota, sur Santiago et sur  
Rancagua, sur San Bernardo et Parral.**

**Villes du Chili du Centre, où mercurios et cafés,  
autobus et ateliers, cartons et chemins de fer  
font l'assourdissant vacarme des cités pleines de vie.**

**Mais au plus profond du bruit,  
là où seule est sensible la fine ouïe de mon coeur,  
un silence de silences**

**secoue encore les portes de colonias et grimaldis, de  
stades et des bandeaux.**

**L'entends-tu? Ou ne fut-ce qu'un cauchemar?**

**Et par delà ce silence qui ne cesse de retentir,  
silence dont on ne sait s'il tue ou s'il va nourrir,  
vivent les villes d'énigme; Valparaiso-couleur,**

**Linares, Talca, Chillán,  
Concepción, Lota, Rancagua...**

**Quel mystère leur destin!**

**Chili des villes du Centre, que j'ai hâte de te quitter!**

**Quittons les places et les rues,  
allons vers l'eau et les prés, allons au Chili rural!**

**De la musique, que diable! Allons-y!**

**Musique:**

Deux cuecas (danses du Chili Central) signent la fin de la présentation, avec leurs airs de réjouissance.

Le "pututu" refait un appel final. Les musiciens se rassemblent et quittent la scène.

**Participants:**

*Pancho Gonzalez, Pancho Valdivia Taucán (et 2 de ses élèves), José Maria Bernales, Aldén Miranda, Gabriel Acevedo, Sergio Prat, Emiliano Gonzalez, Victor Molfilqueo, Cristian Lopez, Guillermo Orellana, Ariel Sanzana, Lilian Lopez, Liliana Moran, Lucy Herrera, Juani Prat, Viviana Arancibia, Adair Stevenson, Myriam Galdames, Monica Herrera, Allen Stevenson, Liliana Berríos.*

**Auteurs des textes:**

"Le Grand Nord", "Le Sud", "Le Chili du centre" et "Appel à distance": Ariel Sanzana

"Canto General " (extrait) Pablo Neruda

"El hombre es río antiguo..." Leonel Lienlaf

## Sommaire

Avant-propos	3
Alejandro Montesino - discours	11
Roland Bersier - discours	15
Roberto Irribarra - discours	21
Marie Bonnard - discours	25
Pasteur Guido Rivoir - discours	27
Marco Mona - discours	33
Chanson des gens de biens - poème de Bertolt Brecht	36
Musique (s) du Chili - textes	39

Photos: Fernando Herrera

Illustration de la couverture: Patricia Bifani

**Nous remercions  
Françoise Chetelat, Monique Prindizis,  
Françoise Saez et Sonia Soto qui  
ont collaboré avec nous dans la  
parution de cette brochure**

Conçu et réalisé par Roberto Irribarra  
en collaboration avec Patricio Herrera,  
Fernando Ruiz et Ariel Sanzana.

Imprimé à Genève

Août 1992.

**JAB**  
**1200 Genève 13**

Association de Chiliens résidents à  
Genève ( ACRG ). Case postale 39  
1211 Genève 13 - CCP 12-15971.9